L'hiver de 1819

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 17

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-176590

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

lant siffle et se crispe au contact du liquide froid, pour former, en se séparant de ses scories, des arabesques capricieuses qui seront le miroir de l'avenir. Tous les regards se fixent alors avec une curieuse anxiété sur le grimoire métallique : là, c'est une goutte de plomb surprise et solidifiée qui a l'aspect d'une bourse pleine et qui signifie qu'il arrivera de l'argent à la maison ; ici c'est une petite feuille qui annonce, suivant qu'elle est polie ou âpre au toucher, une lettre, l'annonce d'une nouvelle heureuse ou malheureuse ; d'un autre côté de la masse est un amas grisâtre de scories que le métal a ressaisies dans ses convulsions, et qui dénote de l'ennui, des pertes, des chagrins. Nous en aurions long à dire si nous voulions suivre ici toutes les interprétations qui sont d'ailleurs toujours faites par chacun dans le sens de ses propres désirs ou de ses craintes.

Si nous voulons compléter la description de notre cuisine d'il y a trente ans, nous ne pouvons en omettre le plafond, tout aussi occupé que son sol et ses murailles. En y élevant le regard, nous rencontrons le bord extérieur du manteau très-élevé de la cheminée et qui supporte les lanternes, le moulin à café et les lampes au milieu desquelles on remarque déjà une lampe moderne devant laquelle recule le modeste, le timide et quand même utile et regrettable borgnet, en attendant qu'elle l'envoie où sont allées tant d'autres choses que nous aimions. Au plafond sont suspendus des festons d'oignons, de saucisses, de saucissons brunis par la fumée, et flanqués des lards, des jambons, des côtes, des oreilles et des pieds de ces animaux dont la vie est si courte, si peu appréciée, qui ont si peu de part à nos affections et qui fournissent cependant un si précieux auxiliaire à la cuisine. Mais !... que voyons-nous là-bas, dans un angle, à part, et évitant comme par orgueil, le contact de cet appétissant étalage ? Cette masse informe et rechignée qui a le privilége de plusieurs noms d'une harmonie sauvage digne de son aspect, recèle une pâte exceptionnelle, une pâte réservée sur la préparation de laquelle se sont concentrés tous les soins, une pâte faite avec recueillement, une pâte épicée de façon à faire jaillir les larmes des yeux de qui la touche et qui livre à la *piquette*[1] les assauts les plus fréquents et les plus destructeurs. En un mot, cet objet est le *podin*, le *boutefa*, le *boutalot*, saucisson monstre, formé de tous les reliefs de chair hâchée pétrie avec du poivre et du sel et destinée au repas de tous le jour que sera semé le chanvre.

Puisque le progrès, qui n'est pas toujours le progrès, triomphe malgré nous, d'habitudes et de mœurs qui nous furent chères et pour cause, disputons-lui en au moins le souvenir.

Givrins, 1863.

L. Lambossy.

[1] Petit vin produit de la fermentation du marc de raisin avec une certaine quantité d'eau.

L'hiver de 1819.

Venues à la suite des chaleurs d'octobre et de novembre, celles de décembre 1818 ont favorisé, dans la plus grande partie de l'Europe, une germination précoce, l'épanouissement des fleurs et jusqu'à la maturité de plusieurs fruits. Comme en 1538, en 1572, en 1622, au moment même du solstice, les jardins se montraient, dans les régions du centre ainsi que vers le pôle, parés d'une fraîche verdure; on jouissait partout de la température élevée des plus beaux jours du printemps.

En Ecosse, on cueillit des roses, de l'aubépine et de la marguerite au disque bicolor jusqu'à la mi-janvier, tandis qu'on exposait en vente sur le marché de Winchester, des corbeilles de petits pois ; à Copenhague, toutes les plantes potagères étaient en pleine végétation; la primevère déroulait ses brillantes corolles dans les champs de l'Islandais, surpris de la voir donner sitôt le signal de la floraison aux autres espèces printanières, et le Suédois, ordinairement enveloppé de pelisses pendant neuf mois de l'année, respirait en plein air et à l'époque des plus grands froids, les doux parfums du cerisier, du lilas et de la violette.

La végétation était tout aussi précoce dans les contrées de l'Europe moyenne, mais la sécheresse, qui se prolongeait depuis le mois de mars 1818 et qui succédait à deux années d'inondations, avait embrasé l'atmosphère et tellement tari les sources que la Hollande, la Suisse et la Savoie, entr'autres, se plaignirent du manque d'eau, de l'état désespérant de leurs rivières, presque toutes réduites à de maigres filets. De grands incendies eurent lieu dans plusieurs forêts du canton des Grisons.

Dans les mois où d'ordinaire le froid est de 50 degrés centigrades en Russie, l'on éprouvait à Tornéa et à Archangel une température de 6 à 10 degrés au-dessus de zéro; comme en 1607, 1609, 1617, et 1659, à la mi-février, on n'avait point encore de neige sur les hautes montagnes, pas même dans la Laponie; le golfe de Finlande était ouvert et en pleine activité comme au cœur de l'été.

L'est de l'Europe éprouvait, en revanche, un hiver des plus rigoureux. Dans la Bessarabie, il était pareil à celui de 1812 ; les rives du Pont-Euxin et de la mer Caspienne étaient couvertes de glaçons épais qui s'étendaient fort loin. A Tiflis et dans la Géorgie, la neige tomba sans presque discontinuer depuis octobre jusqu'aux premiers jours d'avril ; dans les magnifiques vallées du Caucase, où se développe dans toute sa richesse la végétation asiatique, on éprouva un froid de 29 degrés, pareil à ceux de 1281 et de 1434.

Pour la rédaction : H. Renou. L. Monnet.

Au magasin **MONNET,** *place St-Laurent.*

On vient de recevoir de la maison **ANTOINE,** de Paris un choix d'encres de première qualité. — Encre noire ; — violette noire pour la presse à copier ; — carmin fin , etc.

Papiers. — Fournitures de bureaux et de dessin.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.